

BLAISE NDALA

SANS CAPOTE NI KALACHNIKOV

ROMAN

**MÉMOIRE
D'ENCRIER** 

DU MÊME AUTEUR

J'irai danser sur la tombe de Senghor, Ottawa, éditions L'Interligne,
2014.

Pour Karine et Jean-Paul Lambert

*À la mémoire du soldat inconnu
de la « guerre du coltan »
mon frère
le premier lieutenant Jeancy Kabongo.*

UN AN APRÈS LA SORTIE DU FILM
LA NUIT DES OSCARS

Los Angeles, le 24 mars 2002

Après s'être assurée que ses lèvres étaient le point de mire du millier d'yeux avides de surprise, la présentatrice, cheveux coupés en brosse et lunettes ovales, se racle la gorge, cligne de l'œil et souffle d'une voix de velours :

— Mesdames et messieurs, l'Oscar du meilleur film documentaire est décerné à...

— ...Véronique Quesnel, du Canada, pour *Sona, viols et terreur au cœur des ténèbres*, complète d'un ton solennel son complice, un grand blond en smoking noir et nœud papillon rouge.

Du Kodak Center montent les vivats frénétiques de ces hommes et femmes qui savent avoir pris rendez-vous à la fois avec le prévisible et l'inattendu. Aux parieurs de faire le décompte, alors que valent les heures de la nuit la plus *glamour* des cinq continents (si l'on se fie aux médias du pays), sous la bénédiction de l'Académie des arts et techniques du cinéma.

Tant bien que mal, la lauréate réussit à se frayer un passage pour amorcer la vingtaine de pas qui la séparent de l'objet qui l'a empêchée, des semaines durant, de trouver refuge dans les bras de Morphée, la divinité des rêves prophétiques.

Véronique Quesnel, prophétesse à Hollywood.

Loin de son havre montréalais où parents et amis, médusés, doivent se pincer devant le petit écran. Près de tous ces cœurs qui battent à l'unisson, à la cadence d'une œuvre cinématographique dont la réalisatrice sait qu'elle met tout sens dessus dessous. À commencer par sa propre vie, qui ne sera plus jamais la même.

De rêve il n'est plus question.

C'est bien dans la réalité que s'inscrit la marche timide et gracieuse qui avale la distance entre la Québécoise et la statue la plus convoitée de la planète cinéma. L'esprit vide. L'émotion à fleur de peau. Ses pieds touchent-ils le sol ou est-elle portée à tire-d'aile par quelque pouvoir secret qui se joue de son hébétude?

♦

Voilà une semaine, dans l'avion qui reliait Montréal et Los Angeles, elle avait lu à tout hasard sur les origines des Oscars. Un article dans les colonnes du dernier *Vanity Fair*. Y étaient repris des détails dont elle se souvenait avoir entendu parler, sans y accorder un intérêt particulier, du temps où elle suivait des cours en études cinématographiques. Ainsi de l'origine du nom « Oscar » donné à la désormais célèbre statuette, ou le fait que durant la Seconde Guerre mondiale, en raison de la réquisition des métaux en vue de l'effort de guerre, les prix attribués aux lauréats prirent la forme de moulages en plâtre peints, que l'Académie remplaça plus tard par des œuvres originales.

Elle n'est plus qu'à quelques mètres de l'objet.

Le trophée est ce chevalier haut de trente-quatre centimètres, dressé sur un socle, debout sur une bobine de film et tenant une épée dans ses mains gantées. Une statue plaquée d'or, sculptée à l'origine par George Stanley et répliquée depuis 1929 par une société basée à Chicago, la R. S. Owens & Company, qui en a gardé l'exclusivité.

Elle l'a décroché.

Dire que c'est seulement son deuxième film. En somme, le premier sur la scène internationale. Celui qui est venu à elle,

celui qu'elle a réalisé en déviant de sa trajectoire comme une funambule entre deux pylônes, après s'être envolée vers une terre alors inconnue. Des idées plein la tête. La peur et le doute pour seuls filets.

Elle le tient.

La présentatrice accueille avec un large sourire cette Canadienne dont elle ne sait pas grand-chose, sinon qu'elle vient tout juste de fêter ses quarante et un ans, qu'elle a eu la force d'aller si loin, si près de l'enfer, aux pieds de la bête immonde. Comme toutes les femmes assises entre les murs de ce théâtre, l'Américaine n'est que trop consciente du fait que le crime au centre du documentaire d'une durée de près de deux heures demeure une négation de l'humanité de celle qui l'a subi. Une dévastation. Un néant que rien ne comble. Ni l'argent, ni les honneurs, ni le temps, ce beau mirage auquel on concède toutes les vertus avant d'en découvrir la porosité. Nul ne s'avoue capable de chausser les bottes d'une de ces victimes dont les tragédies vous éclaboussent par médias interposés, à moins que ce ne soit au détour d'une confession qui vous laissera prostré dans une sidérante consternation.

On croyait l'homme un loup pour l'homme. N'était-ce pas vendre au rabais la peau de la bête avant de la connaître? « On m'achève, on ne me déshonore pas! », aurait crié une paysanne dont le petit-fils témoigne du haut de ses neuf ans dans *Sona, viols et terreur au cœur des ténèbres*, face à la caméra de Véronique Quesnel. Des paroles prononcées par celle qui allait arracher des mains d'un de ses bourreaux en treillis une baïonnette avant de se l'enfoncer dans l'abdomen. Histoire de sortir par la grande porte plutôt que de nourrir la bête. Plutôt que de traîner sous le soleil le boulet que serait alors devenu un corps déserté par l'honneur, expurgé de la vie.

Ce soir, dans ce théâtre, comme pour faire un pied de nez à l'insoutenable aveuglement des mortels, la vie s'est choisi un visage. Sous les traits de Sona, l'ombre du phénix. Une revenante. Une jeune Africaine de dix-neuf ans (quatorze lorsque s'ouvrit devant elle le portail glacial de l'enfer sur terre),

ex-esclave sexuelle échappée des griffes de l'Ogre. Il y a le travail de la documentariste rendu possible par les codes du métier. Il y a la vie, nue de tout artifice, qui se moque des codes. Qu'est-ce que cela change ?

Tout.

Parce que l'Africaine n'est pas faite du bois dont on se chauffe à Hollywood. Qui, ayant vu le film, pourrait s'imaginer qu'elle a appris un rôle ? Là-bas, le seul luxe n'était-il pas de choisir entre la mort et le déshonneur dans la mort ? Là-bas, sur la terre battue, elle n'a pas eu à monter sur les planches pour se faire dire qu'elle était une graine d'artiste qui en jetait sous les projecteurs.

Les planches ?

Celles de son enfance dans la région africaine des Grands Lacs ressemblaient à tout sauf aux marches à gravir les unes après les autres vers les étoiles du septième art. Personne ne lui a lancé : « Silence, on tourne ! » C'était : « Silence, on crève ! » Un ordre qui trouva peu de contrevenants, jusqu'à ce jour où une certaine Véronique Quesnel suivit la voix de sa propre obstination et plongea, caméra au poing, *au cœur des ténèbres*. Et la lumière vint. Sur elle. Plus tard. Beaucoup plus tard.



Les deux femmes s'autorisent une longue étreinte qui fait se lever le public. Le coprésentateur du prix recule de quelques pas. Tant d'émotion force le respect et impose la patience. On a beau se trouver dans la synagogue du faux, où le gros mensonge se faufile jusque dans les seins qui font craquer les bustiers, la scène conjugue la beauté à la solidarité, la candeur à la spontanéité. Dans les haut-parleurs, un air de Cesária Évora, la chanteuse de *mornas* et *coladeiras* capverdiennes, « la diva aux pieds nus ». Sa voix rauque, la même, couplée à celle cristalline du Congolais Lokua Kanza, traverse le film telle une complainte ciselée pour broyer temps et silences.

Soudain, elles se détachent.

*Ton regard cette lame qui coupe
Tes caresses ce cuir qui mord, flagelle, lacère
Ma peur ce fleuve qui pulse dans tes veines
O teu coração já não conhece nem vergonha nem piedade?
(Honte et pitié ont-elles déserté ton cœur?)*

L'Américaine garde dans la sienne la main de la Canadienne. Généreuse et chaleureuse, l'ovation se lève, va *crescendo*, puis se rétracte avec le souffle de la présentatrice qui a tout le mal du monde à cacher son trouble :

— Qu'est-ce que vous nous avez fait, madame Quesnel? Comment voulez-vous que nous continuions à vivre comme avant, après l'enfer de Sona? Vous nous avez ôté l'alibi de l'ignorance. Vous êtes impardonnable!

Elle sait pourtant que ces mots lui seront reprochés par le maître de cérémonie. Elle n'est pas sans savoir que dans cette grand-messe réglée comme du papier à musique, où le moindre écart pourrait gâcher la fête, chaque lauréat a droit à cinq minutes au grand maximum. Le temps de se présenter sur le podium, seul ou accompagné, de prononcer un bref hommage à ceux qui ne pardonneraient pas d'avoir été oubliés, puis de rejoindre journalistes et photographes dans les loges.

Pour Véronique Quesnel, pour ce film-là, elle a choisi de bousculer le protocole. Guidés par le regard de la réalisatrice, ses yeux vont à la rencontre d'un point rouge à peine perceptible au centre de l'assistance.

— Pourquoi n'est-elle pas ici avec vous? Allez ma belle, venez ici, c'est votre grand jour! Est-ce que je me trompe, madame Quesnel, en disant que c'est son jour, à cette grande femme en devenir qui nous honore de sa présence ici ce soir?

D'un seul élan, les têtes se tournent.

— Je n'ai pas de mots, balbutie la Canadienne. L'Académie, le jury et vous me laissez sans voix. Bien sûr que cette distinction inespérée est avant tout celle de Sona...

La réalisatrice lève la main et adresse un grand signe à la jeune femme qui, cinq minutes plus tôt, n'a pas eu le courage de marcher à ses côtés.

— Mesdames et messieurs, cette distinction est celle d'une charmante et courageuse personne que vous voyez là. Et j'aimerais dire qu'à travers Sona, ce prix va à toutes les femmes victimes des sévices sans nom dans tous les conflits armés aux quatre coins de la planète. Je... j'aurais tellement aimé ne pas être ici... Je veux dire, pas pour *ce film*. Comment vous le dire sans fausse modestie...? Allez, ma chérie, ne sois pas si timide. Rejoins-moi sur l'estrade, s'il te plaît. Je t'en prie!

Cendre repue de possibles

Rote et recrache ce rêve satiné

Que fait pianoter ta gueule démantibulée

Soni pe mawa ezanga ekimelo o nte ya motema mwa yo?

(Honte et pitié ont-elles déserté ton cœur?)

Aidée par un membre du protocole et par la chanteuse Beyoncé Knowles, l'adolescente finit par s'extraire des rangs. Elle marche d'un pas mal assuré, manque de chuter par deux fois du haut de ses talons aiguilles, mais réussit finalement à se placer entre celle qui l'a révélée au monde quelques mois plus tôt et la présentatrice.

— Courage, beauté! lui lance l'Américaine en l'embrassant bruyamment sur les deux joues. Qu'est-ce que vous êtes ravissante dans votre jolie robe rouge!

Comme si les projecteurs dirigés sur sa frêle silhouette étaient autant de flèches desquelles elle eût aimé se protéger, Sona se jette dans les bras de Véronique Quesnel et éclate en sanglots. Il n'en faut pas davantage pour que le trio féminin qui vient de se former voie les spasmes qui le traversent venir à bout de toute forme de retenue. Des larmes, au fond desquelles semblent s'entrechoquer des bouts de cristaux, perlent les visages sur l'écran géant où s'affiche, tremblante et brouillée, l'image grandeur nature qui scellera dans tous les esprits la soixante-quatorzième cérémonie des Oscars. Entre les murs du théâtre, le public s'est levé pour une nouvelle salve d'applaudissements. Jusqu'à ce que Tim Ziegler, le président de l'Académie, souffle dans l'oreillette du maître de cérémonie qu'il vient de faire prendre sept minutes de retard au programme.

On aurait tendance à l'oublier, mais c'est à la faveur de la guerre que cette région, qui abrite pourtant l'un des plus hauts sommets d'Afrique, a fini par devenir presque aussi célèbre que Tora Bora. Le marmot de chez moi connaît ce bout de l'Afghanistan où un barbu dont je préfère taire le nom est allé se terrer dans le cul d'une grotte après avoir roulé dans la farine ses copains d'avant. Pareillement, le benêt du bout du monde peut dorénavant se targuer de savoir sur quelle planète se trouve Kapitikisapiang.

Qu'à cela ne tienne, j'aime autant le rappeler d'emblée au moment de m'attaquer à ce carnet. Cette contrée, désormais connue de tous, n'a pas toujours été l'une des destinations les plus courues d'Afrique. Sa notoriété au nord comme au sud de la ligne de l'équateur est postérieure au film de la Canadienne, que vous êtes probablement allé voir. Quiconque soutient le contraire est un imposteur, point à la ligne. Ce n'est pas de Kapitikisapiang que le touriste blanc allait s'enquérir quand il débarquait chez la bonne dame de l'agence pour choisir son safari africain – il y a une limite à l'enfumage.

Que l'on ne vous raconte pas de sornettes. Moi, caporal-chef Fourmi Rouge (de mon vrai nom Alex Kimona Kiadi – mais ça,

c'était avant), je peux vous l'affirmer sans ambages: avant le film de la Canadienne, la tendance n'était pas de s'informer sur une contrée que l'on disait impraticable, inaccessible, en raison tant d'une géographie certes attrayante mais des plus hostiles, que d'un nom carrément imprononçable pour le touriste allemand, norvégien ou hollandais. Je me limite à ces nationalités, «à la grande surenchère des petites menteries sachons toujours résister», disait autrefois mon oncle Victor, professeur de français de son état. Le tourisme dans nos pays est affaire de Blancs et puis c'est tout, nous assurait-il, une photo de la chaîne du Rwenzori dans une main, une carte de la région des Grands Lacs dans l'autre.

Malgré ses atouts naturels qui sont loin de se limiter aux diamants, à l'or et au coltan, cette contrée était un nulle part parmi tant d'autres sur le continent noir. C'est qu'elle n'a pas toujours été ce qu'elle est devenue par la force des choses, à savoir le nombril incontesté de la misère nègre sous les tropiques. Pour que Kapitikisapiang, nom qui signifie «terre de la confusion» dans la langue parlée ici depuis la nuit des temps, prenne sa sanglante revanche et fasse sensation du côté d'Hollywood, il aura fallu attendre l'embrouille totale comme on en a rarement vu ailleurs. Il aura fallu, à coup sûr, que mijote sur le feu de la sottise humaine le chaos dans sa plénitude, avant que cette contrée n'entre par effraction au cœur de votre quotidien, avant qu'elle ne vous travaille les tripes matin et soir, comme avant elle Hiroshima, Sarajevo et tout le bazar.

Il aura fallu attendre que chacun ait bu jusqu'à gerber de dégoût la soupe médiatique riche des ingrédients d'une hécatombe rondement menée ici, sous mes yeux, par de vrais connaisseurs de la chose. Cela se fit à grand renfort de reportages rassemblant sur les plateaux de télé les plus grands spécialistes du continent noir. Il y eut, en effet, les plus avisés d'entre les lanceurs d'alerte avec «Un cessez-le-feu sous vingt-quatre heures ou c'est Srebrenica assuré!» Il y eut les plus chevronnés des experts en aide d'urgence, bon pied bon œil, capables de vous résumer le sort des réfugiés de guerre en une formule

limpide comme « La distance qui les sépare de la mort est votre don, ici et maintenant. » Il y eut de grands philosophes versés dans les génocides, brandissant « Rwanda 1994 », comme si c'était l'année où ce pays qui ne compte aucun footballeur digne de ce nom aurait créé la surprise en remportant la Coupe du monde de la FIFA. Il y eut, enfin, d'éminents chercheurs en maladies des pays ensoleillés qui se hâtent lentement après la démocratie, tous plus inspirés les uns que les autres.

Mais rien de tout cela ne serait survenu sans l'arrivée à Kap d'hommes et de femmes aux yeux plus grands que le ventre mou de la planète. Partis des quatre points cardinaux, ils voulaient tous pénétrer dans les entrailles d'une guerre africaine frappée du sceau de la bâtardise. De ce conflit réputé sans tête ni queue ils voulaient saisir l'âme, dessiner les contours, comprendre les ressorts, si ressorts il y avait au-delà de la connerie humaine. Je parle ici de la bêtise des mortels en général, parce que concéder aux Noirs et aux Noirs seuls le monopole du génie à fabriquer du chaos, l'exclusivité des génocides et autres trouvailles du même tonneau, ne relève pas de la blague potache, vous en conviendrez. C'est du foutage de gueule, point à la ligne.

Il aura donc fallu ce tournant qui scellait la fin du silence pour que le nom de Kapitikisapiang triomphe de l'anonymat, prenne vie sur une carte d'Afrique, devienne le « Sésame, ouvre-toi » des agences non plus de voyages mais humanitaires. Ainsi le temps a fini par avoir le dernier mot, l'horreur née de la terreur inhumaine a fini par titiller le point de non-retour, tandis que les rues de New York, Bruxelles et Stockholm s'indignaient à tue-tête de ce qui se passait ici, au cœur de l'Afrique (une région que la Canadienne appelle « le cœur des ténèbres »). Tout cela sous le regard à peine fuyant d'un monde devenu, clamait-on, un seul village. Un village planétaire menacé par la même épée, nous rappelaient soir après soir les journaux télévisés. L'épée des océans qui enflent, des rhinocéros blancs qui disparaissent, du mont Kilimandjaro qui, faute d'avoir su garder ses neiges d'antan, ferait perdre aux pachydermes les repères du

temps qui fuit... Autant de sujets d'indignation dans les rues de ces villes lumière où battre le pavé pour des idées est un sport qu'il est interdit aux politiciens d'interdire. Il aura donc suffi de laisser tout cela mijoter dans la grande marmite des nouvelles d'Afrique pour que plus rien ne ressemble au bon vieux temps de l'indifférence tranquille.

Et lorsque se déclencha la course vers le lieu-dit de la confusion, au milieu des chevaliers de la solidarité sans frontières en veux-tu en voilà, lesquels chevaliers se précipitaient vers nous, aimantés par le centre de gravité de la tragédie nègre, survint ce qui devait survenir. Il nous fut donné de faire la connaissance d'apprentis sorciers de tout poil. Parmi ces âmes, lâchées sur les pistes par l'indignation de leurs semblables qui soudain se rendaient compte qu'il n'était jamais trop tard pour bouger le petit doigt, allaient se glisser une poignée d'anges-faits-hommes. Ainsi du docteur Miguel Javier Etchegaray, le seul ami blanc que je compte à Kap, l'homme qui m'a convaincu de consigner mes souvenirs de ces années de grande comédie humaine dans le carnet jaune que je tiens entre les mains.

Nous allions aussi découvrir au milieu de cette sainte caravane de vraies calamités errantes, des princes de l'hypocrisie à visage humain, des princesses pur sang de l'enfumage, tous rodés aux techniques les mieux élaborées de l'arnaque. Bref, des hommes et des femmes, des Blancs et des Noirs, des Jaunes aussi, qui auraient leur place dans les grandes écoles où l'on devrait enseigner l'art millénaire de niquer son prochain, question de fournir les mêmes armes à tous. Et certains de ces individus avançaient cagoulés, de sorte que d'aucuns leur donnaient le Bon Dieu sans confession, tandis que d'autres ne s'embarrassaient guère de subterfuges : ils étaient qui ils étaient et quiconque les approchait ne pouvait plaider l'ignorance.

C'est donc ici que j'ai rencontré le docteur Miguel Etchegaray, dans la fente d'une vallée mouillée par une rivière au fond de laquelle sommeillent les plus grosses pierres jamais touchées par le plus futé des bijoutiers. Il était ici parmi des personnages aux fortunes diverses que la guerre avait embauchés

à grands frais pour les uns, contre la moitié d'une chimère pour d'autres. Une faune dont les représentants les plus remuants, colombes et vautours confondus, auront une place de choix dans les pages de ce carnet qui leur est en partie consacré. L'amitié qui me lie désormais au médecin espagnol est d'ailleurs la seule pierre précieuse, le seul diamant véritable que la guerre ait mis entre mes mains.

Et pour écarter d'emblée tout malentendu au sujet des diamants, je tiens à dire que l'idée selon laquelle ces pierres seraient le sel de la vie relève de la publicité mensongère, point à la ligne. Ceux que j'ai glanés pendant les quatre années qu'a duré le conflit ne m'ont pas porté chance, cela se saurait sinon. Si le mot diamant se glisse sous ma plume, c'est juste pour illustrer le rôle souvent occulté de ces maudites pierres dans la renommée de Kap et du pays en général – car il y a de ces images qui parlent aux uns plus qu'aux autres. Je pense à celui qui coule des jours paisibles dans ces endroits du monde où l'homme doit s'habiller chic et attendre un coucher de soleil du tonnerre pour demander sa main à une jolie fille, d'une voix angoissée, une bague sertie de diamants dans le creux d'une main, une rose dans l'autre, un genou à terre comme dans les films d'un acteur français dont le nom m'échappe (un Alain Quelque-chose)... Celui-là croit dur comme fer que le diamant est la clé qui ouvre les portes du bonheur et de l'amour, alors qu'il se goure de A à Z. Les trésors véritables ne tiennent ni dans une main ni dans quatre, encore faut-il le savoir. Laissons toutefois de côté princes charmants et cinéma français, qui ne nous rendront pas l'innocence perdue sur les champs de bataille. Je voulais simplement mentionner que des pierres, il y en a tellement dans le coin qu'on en a crevé, qu'on en crève et qu'on en crèvera encore demain. C'est cela la vérité, qu'elle soit maquillée ou non dans le film de la Canadienne. D'ailleurs, il s'agit là d'un détail que vous pouvez vérifier par vous-même sans l'aide de personne, en moins de temps qu'il n'en faudrait pour allumer une clope.



BLAISE NDALA

SANS CAPOTE NI KALACHNIKOV

Rwenzori, Afrique des Grands Lacs. Fourmi Rouge et Petit Che traquent les ombres fuyantes du conflit le plus meurtrier depuis la fin de la Seconde Guerre mondiale. Ils se sont rebellés contre le dictateur qui a coincé le pays entre une espérance de vie en chute libre et une constipation électorale bien carabinée. Ce qui hante pourtant leur esprit dépasse les aléas du jeu politique. Leur obsession a un nom : Véronique Quesnel, cinéaste attirée par cette république déclarée «centre de gravité de la misère nègre». Connaîtront-ils le vrai visage de celle qui, de Montréal à Hollywood, draine les foules ? Parviendront-ils à découvrir la vérité et à s'inventer un avenir ?

Blaise Ndala est né et a grandi au Congo (RDC). Il s'établit au Canada en 2007, après des études de droit en Belgique. Son premier roman, *J'irai danser sur la tombe de Senghor* (L'Interligne, 2014), a reçu de nombreuses distinctions. Il vit à Ottawa.